

La maison de l'enfant fou

Un travail de recherche imprévue

*Alfred Brauner – Françoise Brauner**

Cette recherche a commencé par un fait divers « amusant », si ce mot est à sa place dans le contexte d'un travail psychiatrique.

Une mère nous présente son garçonnet de neuf ans dont le comportement est, de toute évidence, « psychotique ». Au cours de l'entretien, elle sort d'un sac de voyage, un jouet : une très jolie maisonnette tout en bois. Des amis l'ont rapportée pour l'enfant, d'un voyage en Finlande. Les meubles peuvent être déplacés de l'extérieur en passant la main. Des figurines joliment formées « habitent » la maisonnette. La mère : « Eh bien, voici : Eric a saisi la figurine représentant le Père couché dans le grand lit, à côté de la mère, il l'a sorti et il l'a enfermé dans les WC. Qu'en dites-vous ? ... Et savez-vous ce que le docteur m'a dit ? Il a dit : « Normal ! Un complexe... de je ne sais de quoi !... Il a trouvé cela « normal » ! Ce toubib, il ne me reverra plus. »

Les auteurs d'articles scientifiques ont tort de dédaigner les anecdotes. Les idées neuves prennent souvent leur départ, à partir d'un fait divers. Pour notre part, nous n'avons pu détacher notre regard de cette maisonnette en bois de Finlande. A l'époque, dans les années 1960, des maisonnettes-miniatures n'existaient pas encore dans les rayons de jouets, en France. Le soir même, nous avons « passé commande » à l'éducateur de notre atelier des travaux de bois des adolescents, pour une maisonnette semblable, mais plus grande.

Cette nouvelle maisonnette était faite toute en pièces détachées : les façades extérieures et les cloisons intérieures, présentées à l'enfant en

tas, pouvaient être assemblées facilement, comme l'enfant le voulait. Les meubles aussi étaient évidemment mobiles. Quant au plancher – (50 cms sur 50 cms), il était métallique et, puisque chaque élément de la maison portait au pied, un petit aimant, la mise en place était d'une grande simplicité. Tous les assemblages étaient possibles. Aussi les premières expériences entreprises avec quelques enfants déjà bien avancés étaient-elles intéressantes, et nous avons parlé de cette « maison à construire », à notre psychologue venu à la vacation. Il était ravi, mais sa première objection était : « Un tel test projectif, sûrement, existe déjà. Une maison à construire, c'est trop évident ! » Nous avons répondu : « En effet... » Notre bibliothèque, assez riche, pouvait apporter une réponse.

A la recherche des antécédents de notre « Maison »

Même si nous n'avons pas envisagé d'élaborer un nouveau test projectif, c'est parmi les épreuves existantes que nous avons recherché des antécédents.

Dès avant la deuxième guerre mondiale, Madame Minkowska avait travaillé sur un test projectif – mais graphique – à l'aide de la « Maison » qui l'intéressait comme moyen d'expression de la personnalité, comme un « reflet du Moi » sans toutefois envisager une « cotation ». Elle recherchait volontiers des formes « anthropomorphiques ». Notre voie à nous était donc différente : Madame Minkowska faisant dessiner l'enfant, pouvait rencontrer des « yeux » et des « bouches » faits à la maison, alors que la manipulation de notre matériel, davantage à la portée de nos enfants très

* 13 bld de Reuilly - 75014 Paris - France

handicapés et psychotisés ne permettait pas de telles fantaisies.

Il existe, ensuite, le « triple test » de Buck que nous connaissons. Buck était un collaborateur de Goodenough dont on sait qu'elle a créé son « test du bonhomme » à partir d'observations faites sur les enfants des rues américaines. Le triple test, « H.T.M. » (house-tree-person) date de 1943 et la place de « la maison » proprement dite est de peu d'importance, elle n'est qu'un élément dans un ensemble. Mais surtout, ce triple test suppose l'existence d'un langage quelque peu plus évolué, plus expressif que celui dont disposait la moyenne de nos enfants.

Juste à cette époque (1965), nous eûmes connaissance des travaux de Madame Ribault, psychologue, qui avait travaillé sur un projet de cotation avec « le dessin de la maison ». Elle avait bâti son système sur les résultats obtenus avec plus de 500 enfants d'âge scolaire, et était arrivée au nombre fastidieux de 66 items pouvant apparaître dans le dessin d'un enfant : depuis le corps du bâtiment, le toit, les fenêtres, les portes, la cheminée, jusqu'aux divers meubles. C'était donc un test purement graphique sur la base des règles proposées par Goodenough. Ses distinctions établies entre filles et garçons n'étaient guère convaincantes. En revanche, certaines différences constatées, entre les dessins de la maison d'enfants vivant en orphelinat, et d'autres grandissant au foyer familial étaient intéressantes.

Voilà pour les antécédents les plus connus. Aucun auteur n'avait proposé la manipulation des éléments de maison plus facile à observer que le dessin qui, par ailleurs, n'était pas à la portée de nos enfants. L'observation de cette activité nous a fait découvrir des aspects insoupçonnés de leurs réactions très diverses.

Notre psychologue et nous-mêmes avons estimé que le travail avec la « maison à construire » était suffisamment intéressant pour autoriser la présentation d'une communication

lors d'un Congrès annoncé (The « Second Congress of the international Association for the scientific study of mental deficiency », Août 1970, à Varsovie). La communication « The family in the house », signée par le Dr. Françoise Brauner et notre psychologue Joseph Samacher fut bien accueillie mais, ayant été présentée en langue française, elle ne figure pas dans les Actes du Congrès.

Le cheminement d'un test

Si nous revenons ici, à ce modeste travail vieux maintenant de trente ans, c'est qu'au cours de cette expérience, dans une population de bas niveau mental et présentant des symptômes psychotiques graves, nous avons rencontré des situations qui mettaient en question bien des certitudes sur lesquelles reposait, et repose peut être encore, le travail quotidien avec eux. Nous n'irons pas jusqu'à contester le « diagnostic » du médecin face au geste d'Eric qui a arraché son père au lit conjugal, et nous ne pensons pas qu'il faille faire construire la maison en bois à titre de thérapeutique, mais l'observation des enfants au cours de cette « manipulation constructive » nous a ouvert d'autres horizons. Par exemple lorsque nous constatons l'absence de certains membres de la famille dans la maison montée, ou découvrons la place insolite que l'enfant s'attribue à lui-même dans cet ensemble. Bref, la maison une fois « aménagée » a bien des chances de faire comprendre des problèmes familiaux existant influant le comportement de l'enfant.

Or, avant d'arriver à de telles situations utiles pour le travail du psychologue et des éducateurs, que de difficultés n'avons-nous pas dû vaincre ! Il fallait d'abord obtenir une ébauche d'assemblage des éléments, ce dont un grand nombre d'enfants étaient, du moins au début, incapables. Il fallait tenir compte du niveau cognitif des enfants examinés et qui échouaient devant la moindre « construction ». Pour avancer sur ce chemin, il s'agissait donc de vaincre, non seulement des incapacités psychologiques mais aussi cognitives, ce qui

signifie qu'une action pédagogique élémentaire, adaptée à chaque « cas », devait précéder, puis accompagner l'entreprise. Face à ces difficultés, nous nous sommes souvenus de constatations peut-être comparables, dans notre travail avec des enfants réfugiés venant de pays de guerre et restés sans aucune éducation. Les plus jeunes n'avaient jamais vu un crayon ou un pinceau. Pourtant, un brave volontaire arrivé de France, tendant l'outil à l'un deux, lui a demandé de faire « un dessin de la guerre ».

A la rentrée scolaire, notre nouveau psychologue s'est montré perplexe devant notre raisonnement : il a estimé, sans doute avec raison, que, dès qu'il y a apprentissage préalable, tout « test » psychologique devenait illusoire. « Pour être valable, un test doit être spontané, ne pas être préparé ».

L'enfant face au matériel inconnu

Jusqu'à présent, nous n'avons pas présenté le matériel dans le détail, ce qui est pourtant indispensable pour comprendre certaines difficultés rencontrées par la suite. Comme éléments de base, il y avait environ vingt panneaux porteurs d'aimants au bord inférieur, panneaux destinés pour moitié à former les murs extérieurs, les autres pour dresser des cloisons intérieures entre les pièces d'habitation. Les premiers portaient, découpées et bien finies, des fenêtres et des portes d'entrée donnant sur « l'extérieur ». Les cloisons, elles, ne comportaient que des portes, ou étaient « pleines ». D'autre part, dans une boîte l'enfant trouvait des figurines : des personnages membres de la famille. La plupart des enfants s'emparaient d'abord des figurines plutôt que d'examiner les matériaux de construction. D'ailleurs, notre intérêt à nous allait également d'abord aux figurines. Il fallait veiller à ne pas trop les personnaliser, car il était bientôt évident que les enfants cherchaient des ressemblances avec les membres de la famille réelle. Nous avons donc créé, en les stylisant, plusieurs figurines pour un même « rôle », variant la coiffure et la corpulence des parents, proposant différentes

tailles pour la fratrie, etc. C'est qu'il existe un certain réalisme, très sommaire mais logique chez la plupart des enfants handicapés mentaux et, plus particulièrement, chez les « autistes ». Quant au mobilier et aux accessoires, l'intérêt allait clairement aux baignoires, cuvettes de WC et aux lits, les lits doubles étant prioritaires. Les tables et les chaises n'étaient mises en place que par les enfants d'un relativement bon niveau mental. Les armoires et les placards restaient désespérément vides.

Les travaux de construction proprement dits devaient attendre et être, parfois, suggérés. Ils n'avaient rien à envier à un véritable chantier : les matériaux étaient entassés les uns sur les autres jusqu'à épuisement des stocks, à plat ou en pyramides. Dans la mesure où ces entassements n'aboutissaient qu'à des volumes indéfinissables dans l'espace, on pouvait conclure à une incapacité, ou alors à une forme de refus d'édifier un habitat. Cependant, en analysant les réalisations de quelques enfants de meilleurs niveaux, nous avons constaté l'absence totale de représentation de ce qu'est une maison ou un appartement, dans leur ensemble. Arrivés à des résultats où toute compréhension était absente pour la structure d'ensemble, il nous a fallu, une fois de plus, renoncer à l'étude psychologique, pour entreprendre un apprentissage. C'est à partir de là que nos découvertes étaient d'un intérêt certain. Ainsi, dans notre population, une séparation s'établissait entre les enfants habitant un pavillon dans la proche banlieue parisienne, et ceux qui, dans une grande maison, logeaient dans un appartement. Ces citadins admiraient la petite maison des autres, avec son joli toit rouge et une cheminée, mais ne voyaient aucun rapport avec leur propre logement familial. Les banlieusards, placés devant les éléments d'un pavillon, mettaient en place, en priorité, la clôture extérieure et le portillon en fer. Le logement se situait « à part ». Cependant, des progrès réjouissants ont été obtenus avec l'aide des éducatrices, donc grâce aux activités purement éducatives.

De la philosophie des Maisons

A notre « maison à construire », nous devons aussi des découvertes quasiment philosophiques. On connaît sans doute, les études passionnantes faites autour de l'habitat des Hommes, par des architectes, des sociologues et des philosophes... Ils nous disent que le simple fait de franchir le seuil d'une porte, quelle qu'elle soit, représente, psychologiquement, le passage d'un univers à un autre. La porte a une double fonction : elle est un moyen de communication, pour aller vers les autres, mais elle est aussi un moyen de protection, contre les autres. Nos enfants « autistes », une fois la « maison » acceptée, s'acharnaient contre les portes : par moment, fermées, obstruées, elles permettaient le retrait, la solitude. Un autre jour, elles s'ouvraient un peu, ... entièrement. Nous ne savions pas non plus, nos enfants handicapés aussi compréhensifs pour les fonctions d'une cloison. Brusquement, elles furent doublées, triplées, barricadées. Le lendemain, elles tombaient. Nos observations se sont accumulées. Des fenêtres aussi s'ouvraient, chez quelques enfants même dans les dessins (un de nos films les plus connus est intitulé : « Maison sans fenêtre » qui montrait l'évolution d'un groupe d'enfants particulièrement autistes, pendant toute une année scolaire. Cinémathèque Spécia). Dans notre immeuble, des enfants se sont intéressés à la cave, et l'ont cherchée ensuite dans la maquette... Des enfants que nous croyions « loin du monde » (titre d'un autre de nos films, Cinémathèque Sandoz) ont passé de l'illusion de la maison construite, à la découverte d'une réalité comparable. Désormais, certains comportements, certaines attitudes considérées comme caractéristiques de l'autisme infantile sont devenus « logiques » sinon évidents.

Voici une telle expérience, dans les premiers temps de notre travail. Un garçon très autistique que nous appellerons Christian était le premier à se « situer » dans une relation « architecturale ». Il existait, dans sa classe, une curiosité architecturale ancienne : probablement ce qui

restait d'une chambre de bonne ou d'un débarras installé en hauteur, à environ deux mètres du sol. Autrefois, sans doute, quelques marches y conduisaient. Christian, dès l'entrée en classe, le premier jour, avait repéré ce refuge et, avec une dextérité de singe, l'avait escaladé. Installé en hauteur, il dominait la classe, mais participait bientôt aux activités des autres en poussant des cris de joie ou en émettant des grognements de désapprobation. L'éducatrice, excellente, sut l'intégrer dans son groupe tout en le laissant dans son observatoire. Elle parlait « à la cantonade ». Un enseignement à distance, en quelque sorte. Puis, un jour, Christian daigna descendre et il s'empara de la « maison » qu'il connaissait bien, à distance. Il plaça une armoire, horizontalement, couchée, en hauteur, soutenue par trois chaises, recréant ainsi son observatoire d'antan. Dans l'armoire couchée, une petite figurine : son alter ego. Ce même garçon, à la récréation dans la cour, se précipita, toujours le premier, pour atteindre un agrès précis, « la cage à singes », où il s'installa au dernier échelon pour observer, de là, la foule des enfants jouant dans la cour. On peut parler de retrait, certes, mais pas d'autisme.

Il avait la passion de la « montée », partout, et adorait les escaliers dans la maison. Voilà qui nous a fait penser aux grands escaliers qui conduisent et qui montent vers les monuments de toute sorte. Ces marches imposent une distance aux hommes venant du bas. Elles mènent vers le haut, peut-être vers le ciel. Mais il y a aussi recherche de protection pour celui qui s'élance... Nous avons bientôt ajouté un escalier et une petite échelle, à notre matériel de la maison « à construire ».

Il ne faut jamais trop généraliser. Toutes nos observations n'étaient pas aussi faciles à « interpréter ». Nous avons un garçon âgé de onze ans au moment de son entrée : Igor, de son vrai prénom. Un « cas psychiatrique très grave », selon le diagnostic envoyé par l'hôpital. Il a accepté très vite de manipuler les éléments de notre « maison ». Sur le toit, il a placé des chaises renversées, les pieds en l'air.

LA MAISON DE L'ENFANT FOU

L'explication ? Elle nous est venue par hasard : Igor avait découvert, dans la maison familiale, un escalier qui menait vers une trappe donnant sur le toit. Il l'a ouverte, a passé à l'extérieur, et a contemplé, ahuri, une série de tuyaux se dressant de façon magique. Ce n'étaient que des cheminées. Nous l'avons compris lorsqu'il a dessiné – le graphisme était pour lui, le seul et excellent moyen d'expression – cet ensemble féérique qui, sur la petite « maison » était représenté par des chaises les pieds en l'air. Notre matériel – la maison à construire – a permis à un enfant « fou » d'établir le lien entre son fantasme et la réalité. Cela l'a rassuré, suffisamment pour ne plus s'y intéresser. Du jardin familial, il a rapporté pour la maîtresse, de très belles fleurs. Ce sont elles qu'il a dessinées pendant une longue période. Nous-mêmes, pour bien comprendre l'épisode des cheminées sur le toit, avons fait le déplacement, un jour, jusqu'au pavillon de la famille, dans la grande banlieue de Paris. Il ne faut jamais se contenter de spéculations philosophiques, mais aller vers les réalités qui existent.

Post-scriptum : Un quart de siècle plus tard, nous avons revu un médecin américain qui, autrefois, était venu voir notre établissement, et avait longuement admiré la « petite maison à construire ».

... « Comment va votre maison de poupée ? » Elle est merveilleuse, cette « petite maison ». J'ai voulu en faire faire une, chez nous, exactement pareille. Hélas, je n'ai pu trouver, dans notre Amérique aux possibilités illimitées, un fabricant disposé à me confectionner ce matériel avec des aimants aux pieds... Comment faire ? Vous ne vendriez pas votre petite maison ? ... Sorry ! »

Version originale : Français

Reçu le 29 Décembre 1997

Accepté : Mars 1998

Bibliographie

- Brauner Alfred, Brauner Françoise. L'expression psychotique chez l'enfant, P.U.F., 1978.
- Brauner Alfred, Brauner Françoise. Vivre avec un enfant autistique, P.U.F., 2^e édit. 1982.
- Brauner Alfred, Brauner Françoise. Les enfants des confins. Grasset, 1967.

